



**HAL**  
open science

# Les enfants, Rome et la latinité : un endoctrinement identitaire

Antonella Mauri

► **To cite this version:**

Antonella Mauri. Les enfants, Rome et la latinité : un endoctrinement identitaire. Cahiers de la Méditerranée, 2018. hal-01774162

**HAL Id: hal-01774162**

**<https://hal.univ-lille.fr/hal-01774162>**

Submitted on 23 Apr 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Antonella MAURI**

Université de Lille – CAER (Centre Aixois d'Etudes Romanes)

## **Les enfants, Rome et la latinité : un endoctrinement identitaire.**

Guedj, Jérémy et Meazzi, Barbara, *Les racines de la culture fasciste entre latinité et méditerranéité*, Nice, Cahiers de la Méditerranée 2018, p. 119-138

L'idée de latinité et le mythe de Rome ont fait partie intégrante de l'idéologie fasciste. Le lien idéal avec la Rome Impériale a d'ailleurs servi à justifier nombre de choix politiques, et notamment l'aventure coloniale (dite, justement « impériale »), les lois raciales (la notion de « race » ayant été fortement exploitée dans le discours « romain »), la lutte contre le bolchévisme (les Slaves en descendants des « barbares asiatiques » qui détruisirent la civilisation romaine)... Mais, de manière incongrue, cette notion a servi aussi à justifier les liens avec le Vatican et les Accords du Latran, en évoquant Constantin et sa donation<sup>1</sup>. En tout cas, Mussolini avait sans doute eu l'idée de mettre en avant l'héritage de la Rome latine dès le début, du moment que, lors de la création du Parti Fasciste le 21 mars 1919, il déclara:

La nostra rivoluzione, se sarà inevitabile, deve avere impronta *romana e latina* senza influenze tartariche e moscovite.<sup>2</sup>

La notion de latinité et la filiation idéalisée avec la Rome Impériale sont essentielles pour la compréhension d'une certaine politique et de ses finalités. Cependant, il faut aussi souligner que Mussolini ne faisait que reprendre et amplifier un discours plus ancien, qui remontait à la

---

<sup>1</sup> Faux historique, dont l'inauthenticité avait déjà été démontrée au XV<sup>e</sup> siècle par le philologue Lorenzo Valla. On basait certaines revendications matérielles de la papauté sur ce document, notamment sur la partie où Constantin aurait déclaré : « *noi decretiamo che si debba venerare e onorare la nostra santissima Chiesa Romana e che il Sacro Vescovado del santo Pietro debba essere gloriosamente esaltato sopra il nostro Impero e trono terreno. Il vescovo di Roma deve regnare sopra le quattro principali sedi, Antiochia, Alessandria, Costantinopoli e Gerusalemme, e sopra tutte le chiese di Dio nel mondo.[...] Finalmente noi diamo a Silvestro, Papa universale, il nostro palazzo e tutte le province, palazzi e distretti della città di Roma e dell'Italia e delle regioni occidentali.* »

<sup>2</sup> Benito Mussolini, *Discorso di piazza San Sepolcro*, in *Il Popolo d'Italia* du 24 mars 1919.

naissance de l'état italien. Pour les « pères fondateurs »<sup>3</sup> de l'État italien il était en effet difficile de trouver un élément fédérateur, commun à toute la population. Même la langue n'en était pas un, du moment qu'on préférait utiliser le dialecte dans la vie quotidienne, et les illettrés ne connaissaient souvent pas du tout l'italien. Créer des racines communes était un vrai souci pour les hommes politiques du *Risorgimento*, et ici il est presque inévitable de citer D'Azeglio et son : « *pur troppo s'è fatta l'Italia, ma non si fanno gl'Italiani* ». Pour « faire les Italiens » il fallait donc prévoir une éducation pouvant devenir la base d'une identité, et ceci grâce à une vraie langue commune et à des figures et des mythes fédérateurs. Les héros du *Risorgimento* ne suffisaient pas, car beaucoup de monde se méfiait d'eux (notamment de Garibaldi) et ne digérait pas le nouvel État. Il était nécessaire de trouver autre chose, quelque chose d'incontestablement consensuel : quoi de mieux, alors, que l'Empire Romain ? Un passé glorieux ; une « nation » retrouvée –étant donné que tout le territoire italien d'après l'Unité avait jadis fait partie de l'Empire- ; une identité ancienne à laquelle on pouvait se rattacher avec fierté. Rome commence à jouer ce rôle dès le début des combats pour l'indépendance, rôle qui se renforce quand elle devient la capitale<sup>4</sup>. Avant la Grande Guerre, la latinité et la gloire de l'Empire romain sont un argument souvent exploité par les *interventisti*<sup>5</sup> pour demander et justifier la participation de l'Italie au conflit. Pendant la guerre, les mêmes arguments ont été repris par la presse, avec l'agrément apparent d'une population –surtout les jeunes- nourrie de ces mythes. Mussolini n'eut donc aucune difficulté à faire accepter cette idée et à l'utiliser à des fins politiques, mais aussi comme la base d'une identité italienne qui avait encore du mal à se définir.

Le fascisme exploite de façon polyvalente l'image de Rome comme mère spirituelle de l'Italie moderne : dans la chorégraphie de ses cérémonies, dans ses symboles, dans l'architecture,

---

<sup>3</sup> Le mythe de Rome était souvent exploité par Mazzini (voir *Note autobiografiche*, Napoli, Centro Napoletano di Studi Mazziniani, 1972). Après l'Unité, il y eut nombre d'ouvrages, souvent poétiques, qui exaltaient la gloire passée de Rome, parmi lesquels il suffirait de citer *Inno a Roma* de Pascoli (1911) et *Nell'annuale della fondazione di Roma* (1877) de Carducci.

<sup>4</sup> La première capitale a été Turin (de 1861 à 1865), suivie par Florence (de 1865 à 1871). Après la conquête de Rome en 1871, la capitale y fut définitivement déplacée, en dépit des polémiques : beaucoup de monde trouvait que la ville était sale, délabrée, manquant de services et de voies de communication, etc... On disait aussi qu'elle avait un climat dangereux, ce qui était vrai, car avant les travaux d'assainissement des marécages de l'*Agro Pontino* par le régime, le paludisme y était si courant qu'on en parlait comme de « *febbri romane* ». Les gloires de l'Empire avaient été cachées par des siècles de papauté et le mythe de Rome un peu oublié. Il fallait donc tout reprendre et créer, presque *ex novo*.

<sup>5</sup> Par exemple, les maintes allusions au « *genio latino* » (évidemment menacé par la barbarie germanique) utilisées par D'Annunzio dans ses discours bellicistes.

pour « nettoyer » la langue et la débarrasser des « barbarismes »<sup>6</sup>, dans le discours colonial... On met souvent en avant Rome et ses traditions dans le cadre des fêtes fascistes, nouvelles ou non : on fête le 21 avril<sup>7</sup>, date présumée de la fondation de l'*Urbe* ; on commémore le 28 octobre, date de la Marche sur Rome; et finalement on va donner une énorme importance à la fête de la *Befana* le 6 janvier, avec la création de la « *Befana Fascista* »<sup>8</sup> en 1928. L'aimable sorcière qui, la nuit de l'Épiphanie, dépose des friandises dans les chaussettes des enfants sages et du charbon dans celles des fripouilles était connue partout, mais sa figure et sa fête n'avaient pas d'importance dans beaucoup de villes et de régions, notamment là où les étrennes étaient distribuées à Noël, ou à la Sainte-Lucie, à la Saint-Nicolas, au nouvel an<sup>9</sup>... Mais à Rome cette festivité était très importante et, de plus, on la faisait remonter à une tradition latine<sup>10</sup>. À partir des années Trente, on insistera beaucoup sur cette figure et sur la nouvelle fête fasciste, même à l'école. Son image et des histoires qui lui sont consacrées apparaissent dans tous les manuels scolaires, au détriment des Rois Mages qui ont tendance à être de plus en plus négligés, du moment que la *Befana* (toujours fasciste) occupe en entier la fête de l'Épiphanie.

---

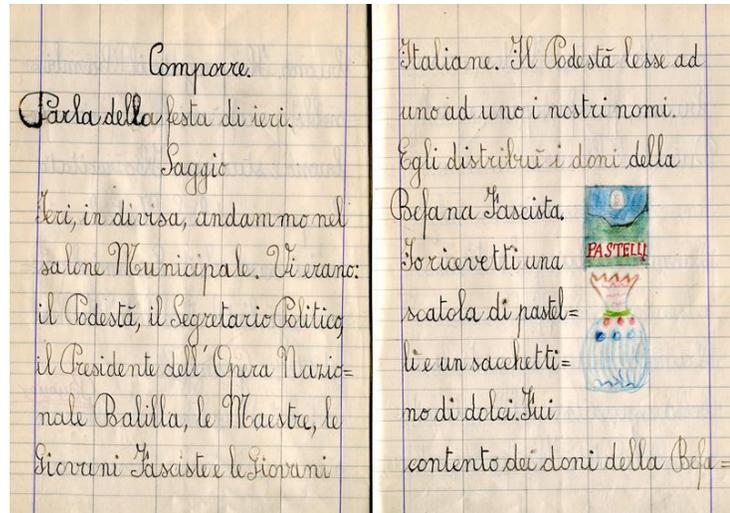
<sup>6</sup> Voir, entre autres, Paolo Monelli, *Barbaro Dominio*, Milano, Hoepli 1933.

<sup>7</sup> Le 21 avril devient jour férié à partir de 1923. Cette date remplace celle du 1 mai, qui n'est plus fêté jusqu'en 1945.

<sup>8</sup> Lors de cette fête on distribuait des jouets, des friandises et des vêtements. D'abord réservée aux enfants pauvres, elle a par la suite été étendue à tout le monde. Les cérémonies de distribution étaient organisées par les mairies, les associations caritatives, les écoles, les entreprises (pour les enfants des salariés), des particuliers fortunés...

<sup>9</sup> Bizarrement, ces traditions ne suivent ni la géographie physique ni celle historico-politique : la Sainte-Lucie est fêtée aussi bien à Palerme qu'à Bergame ou à Parme, par exemple.

<sup>10</sup> D'après la tradition romaine, pendant la douzième nuit après le solstice d'hiver, une ou plusieurs déesses (suivant les sources, Diane, et/ou Sàtia –déesse de la satiété- ou encore Abùndia, déesse de l'abondance) volaient au-dessus des champs. Ce vol était de bon augure pour la future récolte, d'où la figure de la *Befana*, qu'on associe aussi à la fête de Janus et Strenia (*strenna* et *étrenne* viennent de son nom), qui se déroulait début janvier et où on échangeait des cadeaux. Le balai sur lequel se déplace la *Befana* a été ajouté au Moyen-âge, car on associait sa figure de vieille femme et sa capacité de voler aux sorcières. Mais, s'agissant d'une « bonne sorcière », son balai est tenu à l'envers: le faisceau de branchettes est devant elle, et le manche derrière.



On demande toujours aux enfants de rédiger des compositions à ce sujet, même s'ils vivent dans des endroits où auparavant on ne fêtait pas la *Befana*. La composition que l'on voit ci-dessus a été rédigée par un écolier piémontais en 1936, tandis que l'image suivante est tirée d'un manuel scolaire à grande diffusion pour les enfants de la campagne<sup>11</sup> :



Les enfants ont toujours été particulièrement ciblés dans tout processus d'endoctrinement, étant faciles à manipuler et à former suivant les souhaits du pouvoir en place. Nous avons déjà dit que les adultes qui avaient été scolarisés après l'Unité d'Italie avaient montré avoir absorbé et intégré les mythes –romains ou autres- qu'on leur avait appris à l'école. Mussolini, d'ailleurs, n'avait certes pas besoin de cela pour savoir que, plus tôt on commençait l'endoctrinement, plus

facile était la manipulation. La formation et le façonnement du « Nouveau Italien » fasciste commençaient dès le plus jeune âge. La latinité et le mythe de Rome faisaient partie intégrante de l'idée d'un Italien fier descendant d'une lignée d'héros et de vainqueurs, image qu'on voulait inculquer aux nouvelles générations et, si possible, faire adopter aussi aux anciennes:

Lo scopo era quello di « fascistizzare » la popolazione italiana, alterarne la memoria collettiva proponendo una nuova identità, neo-romana, italiana e fascista. I mezzi utilizzati furono prima di tutto culturali. In questo contesto, la fascistizzazione della realtà diede vita allo sviluppo di un nuovo tipo di mondo simbolico ([...] il saluto e passo romani, gli scavi archeologici,...) che trovava largo spazio, prima di tutto, nella stampa e nella letteratura, e anche in pubblicazioni spesso ignorate dagli storici come ad esempio i fumetti. L'intento era evidente: formare lo spirito nuovo fascista nello Stato nuovo fascista<sup>12</sup>.

L'affirmation de Jan Nelis est exacte, mais il faut considérer que, si l'on veut endoctriner toute la population, il faut impérativement qu'elle ait accès aux supports qu'on utilise pour la propagande. Or, la BD était sans doute un bon moyen pour créer un univers imaginaire fort et de longue durée chez le petit lecteur<sup>13</sup>, mais il y avait un problème, et pas des moindres : très peu de gens pouvaient se permettre l'achat des revues qui les publiaient. Dans un pays très pauvre et en grande partie agricole, une large tranche de la population non seulement ne pouvait pas payer un tel « luxe » à ses enfants, mais n'avait même pas de kiosque à portée de main<sup>14</sup>. Bien entendu, ce problème concernait aussi la presse en général, et encore davantage les livres. Le Ministère de la Propagande utilisait tous ces supports, et de manière massive, mais quand il s'agissait de cibler la totalité des Italiens les responsables savaient parfaitement qu'ils n'auraient pas pu y arriver par ces seuls moyens.

Comment pouvait-on donc procéder, notamment avec les enfants, pour que personne ou presque n'échappe à la propagande ? C'est simple : grâce à l'école. La scolarisation tenait beaucoup à cœur au fascisme, et on s'occupait soigneusement de tout ce qui en faisait partie. De

---

<sup>11</sup> Alfredo Petrucci, *L'aratro e la spada, letture per la terza classe dei centri rurali*, Roma, Libreria dello Stato 1940. Illustrations de Pio Pullini.

<sup>12</sup> Jan Nelis, *Imperialismo e mito della romanità nella Terza Roma Mussoliniana*, in *Forum Romanum Belgicum*, revue digitale, Belgisch Institut Rome, 2012, p. 5

<sup>13</sup> Voir Antonella Mauri, « *Le mythe de la race dans la BD italienne à l'époque fasciste (1922-1943)* », dans Alary, Viviane et Corrado, *Danielle Mythe et Bande Dessinée*, Presses Universitaires Blaise-Pascal, Clermont-Ferrand 2007, p. 129-146

<sup>14</sup> Dans les villages et les campagnes, et même pas partout, on trouvait un modeste choix de presse uniquement chez le boulanger-épiciers du coin, qui d'habitude ne disposait que de quelques journaux (le quotidien local s'il y en avait un, et deux ou trois quotidiens nationaux, généralement *Il Popolo d'Italia*, voix officielle du régime, et le *Corriere della Sera*) et plus rarement de revues, dans la plupart des cas seulement de l'hebdomadaire illustré *La Domenica del Corriere*.

plus, les seules livres qu'absolument toutes les personnes alphabétisées avaient lus étaient, justement, les manuels scolaires<sup>15</sup>. Il fallait donc les adapter de manière à présenter une palette de lectures aptes à devenir la base d'une pensée unique. Comme l'endoctrinement passait aussi bien à travers le langage que l'image, on avait aussi songé au matériel scolaire, à partir des couvertures des cahiers -auparavant généralement noires ou monochromes - qui sont désormais illustrées, tout comme celles des carnets de dessin et des agendas scolaires, et toutes à la gloire du fascisme, de la « race latine » et des fastes de Rome. Cette démarche finissait par toucher même les adultes, soit par le biais des ouvrages ou du matériel destinés aux enfants, soit par le biais des manuels scolaires destiné à leur alphabétisation<sup>16</sup>.

Jusqu'à la fin des années Vingt on ne remarque cependant pas trop de changements. C'est juste après qu'on voit arriver une pléthore d'images et de textes qui concernent tous les aspects du fascisme, et beaucoup d'entre eux ont Rome et la latinité comme thème principal. Mussolini, on l'a dit, avait insisté sur cette filiation dès le début, et pour s'en persuader il suffirait de songer à la terminologie et aux symboles qu'il avait imposé pour indiquer tout ce qui concernait spécifiquement le fascisme: le *saluto romano* ; les *Figli et Figlie della Lupa*<sup>17</sup> (évidemment la louve en question étant celle, mythique, qui avait allaité Remus et Romulus) ; les *légionnaires* en Afrique ; le *fascio littorio*, symbole tellement banalisée qu'on en oubliait presque l'origine ; les *littoriali* du sport ; l'aigle impérial ; le glaive ; le *Dux-Duce*, et ainsi de suite. Pendant les années Trente nous avons plein d'images « romaines » destinées aux enfants, dont une quantité apparaît

---

<sup>15</sup> Il y avait trois types de manuel scolaire: d'abord, le syllabaire pour la première année. Le « *libro di lettura* » était destiné aux cinq classes et on changeait de texte tous les ans. Il contenait des morceaux choisis, des contes, des poèmes tirés de la littérature italienne ou de la plume de l'auteur (le plus souvent, un mélange des deux) ; ainsi que des textes de chansons, des proverbes, etc. Il était généralement très illustré. Il y avait encore le « *sussidiario* », utilisé pendant les trois dernières années, en complémentarité avec le « *libro di lettura* ». Il s'agissait d'un manuel de travail avec des textes et des exercices, divisé en sections (mathématiques, géométrie, histoire, géographie, grammaire, religion...). Il y avait là aussi beaucoup d'illustrations et quelques photographies.

<sup>16</sup> Le régime avait prévu beaucoup de cours du soir pour les illettrés, ainsi que des classes régulières pour permettre à ceux qui avaient une scolarité écourtée d'obtenir leur diplôme. Jusqu'en 1877 la scolarité obligatoire était de deux ans seulement, suivie d'une sorte de « cours supérieur primaire » de la durée de trois ans: on a d'ailleurs maintenu l'examen de passage entre la seconde et la troisième année jusqu'aux années 1970. A partir de 1878, avec la Loi Coppino, il y a un changement : trois ans deviennent obligatoires, et deux restent facultatifs. La Loi Orlando de 1904 prolonge d'un an la durée des primaires, avec trois ans obligatoires et trois ans facultatifs. Avec la Reforme Gentile de 1924 la durée du cours primaire a été à nouveau ramenée à cinq ans, mais tous obligatoires. Inutile de souligner que beaucoup de monde, notamment dans les classes sociales le plus défavorisées, n'envoyait de toute façon pas, ou peu, les enfants à l'école.

<sup>17</sup> Il s'agissait des plus petits membres de l'ONB (*Opera Nazionale Balilla*, l'organisation qui regroupait les « jeunes fascistes ») de 6 à 8 ans. Vers le milieu des années Trente on acceptait, bien que de manière « non officielle », même des enfants beaucoup plus jeunes, donc on peut considérer qu'il s'agissait des plus petits, entre 0 et 8 ans. Pour les filles il en allait de même, elles étaient des *Figlie della Lupa* jusqu'à 8 ans.

sur de cahiers, qui présentent en couverture (première et quatrième) un ensemble de choix de ces symboles. Nous allons d'abord en examiner deux qui font étalage de portraits éminemment fascistes de la louve capitoline. Dans le premier, on la voit sous le jour le plus courant, en statue qui semble protéger deux petites « *future speranze italiane* » en uniforme. En quatrième de couverture, il y a d'autres symboles romains : le petit *Figlio della Lupa* en uniforme est embrassé par un adulte (une autorité du régime ou Mussolini en personne, on a du mal à comprendre) sur des escaliers en marbre qui semblent mener à la terrasse d'un temple, avec le feu qui brûle dans un tripode et l'ombre de la gigantesque tête de l'aigle impérial en toile de fond. La petite pancarte avec le slogan qu'on voit en haut de l'image n'est pas très rassurante pour l'avenir de ce petit fasciste: « *Oggi un bacio, domani un fucile* ». Quoi qu'il en soit, elle souligne l'esprit guerrier que l'on attribuait à Rome et aux Romains et dont l'Italien Nouveau était censé être l'héritier:



Il nous semble intéressant de signaler un épisode qui relate la réaction d'un inspecteur de l'Éducation Nationale à propos de l'esprit « viril et guerrier » des Romains. Ce digne personnage avait inspecté, en 1933, la classe de troisième année d'école primaire où enseignait Giovanni Mosca. Quelques jours avant l'inspection, un écolier avait fait un dessin où des enfants de la Rome antique (portant toges, lances et caques à cimier) jouaient avec un cercle au milieu de papillons voletant entre des colonnes. Ce dessin avait été placardé dans la salle par Mosca :

Un disegno che non piacque all'Ispettore, al grave, vecchio ispettore [...] che entrò un giorno in classe mia [...] e si scandalizzò alla vista dei bambini antichi romani che giocavano col cerchio e inseguivano le farfalle.

« Mollezze », disse, « fatuità ! ».

Gli domandai allora timidamente con che cosa pensava che giocassero i bambini dell'antica Roma.

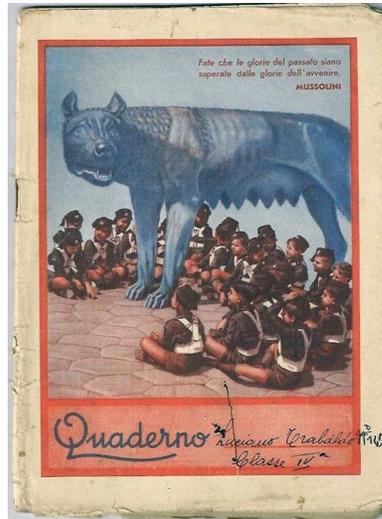
« Non giuocavano ! » disse recisamente. Poi, cambiando tono di voce : « O forse, », ammise, « giuocavano, ma virilmente, senza ridere, con piccoli elmi sulla testa e agitando daghe. »  
« Ma le farfalle... », dissi.  
« Le farfalle, in quei tempi, non c'erano ! »<sup>18</sup>

Outre le discours sidérant de l'inspecteur, qui souligne une idée saugrenue et très fasciste de la Rome antique, il y a encore quelque chose de remarquable ici : le fait de choisir librement un tel sujet pour un dessin dit « *di fantasia* » paraissait –aussi bien à l'instituteur, qu'aux autres écoliers et finalement même à l'inspecteur- aussi banal que possible de la part d'un enfant de huit ans, tout comme il l'eût été, disons, dessiner des cow-boys et des Indiens dans les années 1950-1960. Ceci nous montre de manière frappante à quel point l'univers de Rome et la latinité étaient présentes et vivantes dans l'imaginaire italien de l'époque, bien que revus et adaptés par le régime. Le discours de l'inspecteur, avec son idée d'une drôle de « virilité » qu'il semblait croire innée chez les Romains, nous renvoie encore à l'héritage de la *virtus*, caractère que le fascisme s'attribuait en tant que « descendant direct » des hommes intègres, durs et sobres de la Rome Impériale.

L'autre cahier représentant la louve capitoline nous la montre de façon plus inusitée. Il n'y a pas de statue ou d'animal vivant, mais une sorte d'ombre ou de fantôme, un peu comme l'aigle impérial du cahier précédent, mais bien plus inquiétante. Gigantesque et bleuâtre, elle surplombe les enfants assis à ses pieds, qui ne semblent pas s'apercevoir de sa présence. Ses mamelles incombent sur eux, et on se demande d'emblée pourquoi elles sont si nombreuses et tellement en évidence : organes nourriciers gorgés du lait de la romanité ? Le symbolisme est très fort, et cette image ne semble d'ailleurs pas très adaptée à un public enfantin, hésitant entre l'épouvante (avec cette sorte de monstre qui semble plutôt apte à donner des cauchemars qu'à protéger les petits) et un certain naturisme. Ce portrait est vraiment curieux, d'autant plus qu'il s'agissait d'un cahier de IV°, donc appartenant à un gamin de neuf ou dix ans. Quant à l'exhortation estampillée au-dessus de la louve, elle est beaucoup moins singulière et inquiétante que l'image : « *fate che le glorie del passato siano superate dalle glorie dell'avvenire* », slogan parfaitement adaptée aux deux symboles, opposés mais complémentaires, du futur radieux qui se nourrit du glorieux passé :

---

<sup>18</sup> Giovanni Mosca, *Ricordi di scuola*, Milano, Rizzoli 1939, p 32



La couverture suivante affiche elle aussi un symbolisme très chargé, mais pas aussi déroutant. Cependant, on y voit encore un détail inhabituel : elle représente un *balilla* joyeux, tout sourire, ce qui contraste avec l'image habituelle du fasciste –adulte ou enfant, peu importefier et sérieux, souvent courroucé, quand il n'affichait pas une grimace menaçante. Mais cette joie évidente se justifie par l'exceptionnalité de l'évènement auquel la couverture est consacrée, à savoir la conquête de la Corne d'Afrique (où l'on voit d'ailleurs peint le drapeau italien) et la proclamation de l'Empire Italien. Ici les symboles romains abondent, avec la Victoire ailée brandissant le glaive, le *fascio littorio* au milieu du drapeau, et le labarum couronné par l'aigle impérial avec l'acronyme SPQR, *Senatus Populusque Romanus* :



L'enthousiasme des enfants pour la création de l'Empire en Afrique était certainement nourri par les discours de la famille et des enseignants, notamment l'idée que la latinité allait enfin rayonner à nouveau et « civiliser les barbares », africains ou autres. Dans l'image suivante, on voit un cas original et intéressant de couverture personnalisée à la gloire de Rome en Afrique. Il s'agit d'un cahier d'arithmétique de l'année scolaire 1936-1937, appartenue à une petite Grazia Russo et illustré par ses soins. Une Italie un peu biscornue émane un faisceau de lumière qui, partant de Rome, éclaire une hutte bordée de palmiers et de figuiers de Barbarie, où flotte le drapeau italien. Elle rayonne aussi sur la Méditerranée et sur une Afrique à peine esquissée, où l'on peut quand même lire les noms de la Libye et de l'Éthiopie, colonies italiennes. Devant les rayons de lumière, un *fascio littorio* a été méticuleusement reproduit, dans les moindres détails. Autre élément intéressant, au pied de la hutte il y a une chaîne brisée, métaphore évidente de la fin de l'esclavage (d'après la propagande fasciste, l'esclavage semblait être l'une des activités préférées du Négus et de ses acolytes), ce qui correspond au cliché de Rome qui allait libérer les Africains de la servitude<sup>19</sup>. L'image de Rome « *faro dei popoli* », phare qui éclaire les gens avec sa lumière miraculeuse, vient évidemment d'une image très fasciste de l'Empire des Césars et de son rayonnement qui était (ou qu'on supposait être) civilisateur, « libérateur » et bienfaisant pour tous les « barbares » :



<sup>19</sup> A ce propos, on peut citer quelques parties de la célèbre chanson *Faccetta Nera* de Renato Micheli et Mario Ruccione : « Se tu dall'altopiano guardi il mare, / moretta che sei schiava tra gli schiavi, / vedrai come in un sogno tante navi / e un tricolore sventolar per te. [...] Faccetta nera, piccola abissina, / ti porteremo a Roma liberata / dal sole nostro tu sarai baciata / sarai in camicia nera pure tu. / Faccetta nera sarai romana, / la tua bandiera sarà sol quella romana, / noi marceremo insieme a te / e sfileremo avanti al Duce, avanti al Re. »

Le rayonnement de l'Empire Romain en Afrique apparait dans beaucoup d'images ciblant les enfants, dont certaines correspondent à une réalité historique, comme celles qui montrent des vestiges en Lybie, Égypte, Liban ou Tunisie. D'autres, en revanche, sont décidément abusives, comme celle que l'on voit ci-dessous, et qui est toujours la couverture d'un cahier. La phrase « *L'impero di Roma è risorto* » y a été soigneusement calligraphiée par le petit Antonio Mastrocinque, sans doute avec l'approbation de son enseignant, car à cette époque on ne pouvait pas se permettre de gribouiller ou d'illustrer son matériel scolaire sans son autorisation explicite, et ceci est valable pour l'exemple précédent aussi. En premier plan, deux légionnaires : le romain raide et sévère, le fasciste exultant. C'est une image qui rentre toujours dans le discours de la filiation spirituelle, et où l'exploit du jeune fait sans doute la fierté du « père ». Il y a encore une image de la Corne d'Afrique, « *Impero italiano d'Etiopia* », d'où sort la poignée d'un glaive, mais on ne voit pas si la lame est cachée derrière ou si elle est plantée dans le pays conquis. En tout cas l'épée romaine est là pour affirmer à nouveau la prétendue continuité, le lien de sang et de culture entre le monde latin et l'univers fasciste :

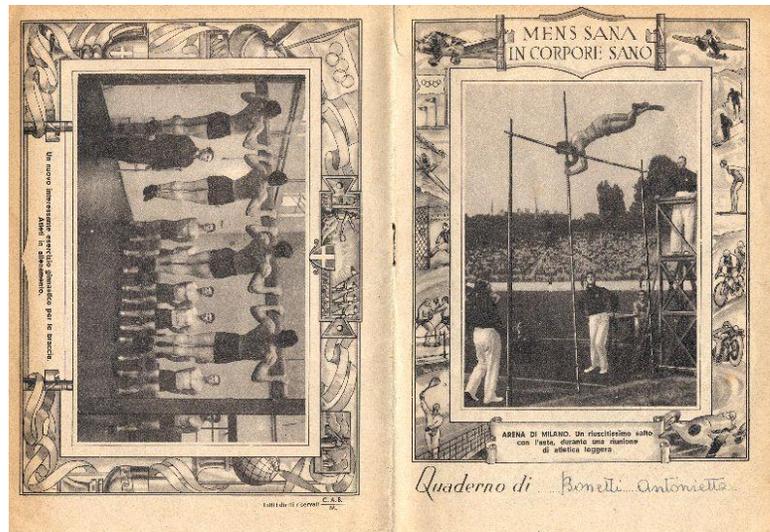


Grâce à certains slogans fascistes, le latin, langue savante par définition, commence à rentrer dans l'usage commun, même chez les enfants. Cette langue était, d'une certaine façon, utilisée par la presque totalité des Italiens depuis des siècles, mais uniquement dans le cadre de la liturgie catholique. Le latin faisait donc partie intégrante de l'usage quotidien par le biais de la

prière, sans pour autant être compris par la plupart des pratiquants, qui ânonnaient et estropiaient à souhait des oraisons et des litanies obscures, apprises tant bien que mal par cœur, en leur attribuant parfois un sens absurde, cocasse, voire obscène<sup>20</sup>. C'était justement à cause de cette incompréhension que, en dépit de son usage capillaire et habituel, personne ne pensait être latiniste ou latinisant, et la plupart des Italiens montraient beaucoup d'admiration et de respect vis-à-vis de ceux qui « avaient étudié le latin » et qui comprenaient ses arcanes. Avec le fascisme, par contre, on adopte des slogans latins que tout le monde comprend, ainsi qu'une terminologie latinisante qui s'intègre à l'italien et des acronymes presque courants, tels l'omniprésent SPQR que nous avons déjà rencontré. Nous allons voir deux cahiers pour écoliers qui affichent tranquillement ces slogans, sans aucune traduction, cela sous-entendant que le sens était clair pour tout lecteur. En premier, le cahier « *mens sana in corpore sano* », ce qu'on prêchait à tous les jeunes générations pour les encourager à faire du sport. Le slogan accompagne des photos à la gloire de la gymnastique et du saut à la perche, contournées par des dessins montrant tous les sports qu'un jeune fasciste pouvait pratiquer pour améliorer sa santé et sa prestance physique: tennis, boxe, natation, football, cyclisme, ski... et, bizarrement, voiture, moto et avion aussi, qui ne sont pourtant pas censés être des sports d'endurance, du moins au sens propre. Ceci est plutôt lié au culte de la modernité et de la vitesse, prôné par les futuristes et adopté par le fascisme, ce qui apparaît bien en contradiction avec l'évocation presque obsédante des liens avec le passé lointain. Ces incohérences ne semblaient cependant déranger personne, et d'ailleurs on ne manquait jamais de souligner la « modernité » étonnante de la vie, de la culture et des systèmes de la Rome Impériale:

---

<sup>20</sup> Voir Gian Luigi Beccaria, *Sicut erat: il latino di chi non lo sa : Bibbia e liturgia nell'italiano e nei dialetti*, Milano, Garzanti 1999



Nous pouvons constater que même l'autre cahier « latinisant » affiche, d'une certaine façon, ce mélange de modernité et d'antiquité, avec en quatrième de couverture une image du « *Mare Nostrum* », comme l'on appelait la Méditerranée, notamment après 1935, sur lequel flotte le drapeau italien et où le seul pays qui apparaît en entier, sans lignes coupant les rivages ou les frontières, est l'Italie. La première de couverture montre des avions italiens, s'envolant probablement bombarder l'Afrique, avec un premier plan bleuté d'un Mussolini qui, comme un pilote, porte casque et lunettes d'aviateur, un peu en saint patron de la catégorie, si l'on peut dire<sup>21</sup>. Des stries indiquent graphiquement, sur le mode de la bande dessinée, la grande vitesse à laquelle cette figure immatérielle suivait les avions et les pilotes, comme un esprit bienfaisant les accompagnant pendant leur mission:

<sup>21</sup> Mussolini avait son brevet de pilotage, mais ses capacités dans ce domaine étaient très controversées. La rumeur voulait que, au moment de l'examen, un pilote confirmé s'était plus ou moins caché dans sa carlingue et avait procédé à toutes les manœuvres, y compris au décollage et à l'atterrissage. Les inspecteurs présents auraient sagement fait semblant de ne rien remarquer. Là, il ne s'agissait peut-être que d'un ragot, mais il est certain que Mussolini ne pouvait pas être un pilote expérimenté comme le prétendait la légende de régime, qui lui attribuait un nombre d'heures de vol nettement supérieur à la moyenne des pilotes professionnels allemands, britanniques et américains. Naturellement, les enfants n'étaient pas censés connaître ces rumeurs. À l'école, et probablement même à la maison, on leur vantait les performances du Duce en avion, en voiture ou à moto, et son excellence dans la pratique de tous les sports, de plus courants aux plus improbables. Et sans doute beaucoup d'adultes étaient de bonne foi quand ils racontant ces histoires aux enfants.

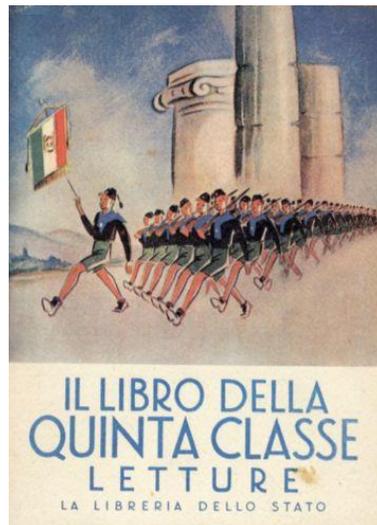


Si nous avons principalement montré des cahiers, c'est parce qu'on y trouve beaucoup plus d'exemples et de variété par rapport aux manuels scolaires. En effet, à partir des années Trente, les manuels ne sont pas nombreux, alors qu'avant il y en avait une grande quantité, souvent imprimés par des éditeurs locaux et adoptés dans un nombre limité d'institutions. Mais à partir des années Trente, le fascisme propose une collection nationale imprimée par la *Libreria dello Stato* de Rome, qui sera bientôt adoptée dans toutes les écoles bien qu'il n'y avait aucune obligation officielle de le faire. Ces textes étaient composés, en gros, de quatre groupes de cinq « *libri di lettura* » : les textes pour les cinq niveaux d'école primaire pour les garçons et pour les filles des écoles citadines ; et les mêmes deux groupes pour écoles rurales. Le syllabaire était au début le même pour les tout le monde, mais ensuite on avait procédé là aussi à la divisions garçons-filles-citadins-ruraux. Les *sussidiari* pour les trois dernières années étaient les mêmes pour tout le monde. Il y avait toujours des écoles qui adoptaient des textes locaux ou plus anciens, mais leur nombre ne cessait de décroître au fur et à mesure que le temps passait.

Les couvertures des manuels imprimés par la *Libreria dello Stato* utilisent très souvent un symbolisme renvoyant aux fastes de l'Empire Romain, avec temples, colonnes, ruines, aiglons etc., et ceci à partir du syllabaire. Sur la couverture du « *libro di lettura* » pour garçons citadins de première année, par exemple, nous voyons des enfants en uniforme gravir des très hautes marches menant à une sorte de temple, dont la colonne principale soutient la lame du *fascio littorio*:



La tendance à afficher ces images romanisantes continue jusqu'à la fin de l'école primaire, quand les enfants sont désormais devenus des *Balilla*, catégorie d'âge (et hiérarchique) supérieure à celle des *Figli della Lupa*. En couverture du texte pour garçons de la V<sup>o</sup> classe citadine, les jeunes fascistes parquent fièrement en rangs serrés, avec leurs fusils (les *moschetti*) à l'épaule. Et en toile de fond, il y a toujours des immenses colonnes romaines:



À l'avant des couvertures, la romanité avait un rôle très important dans l'enseignement

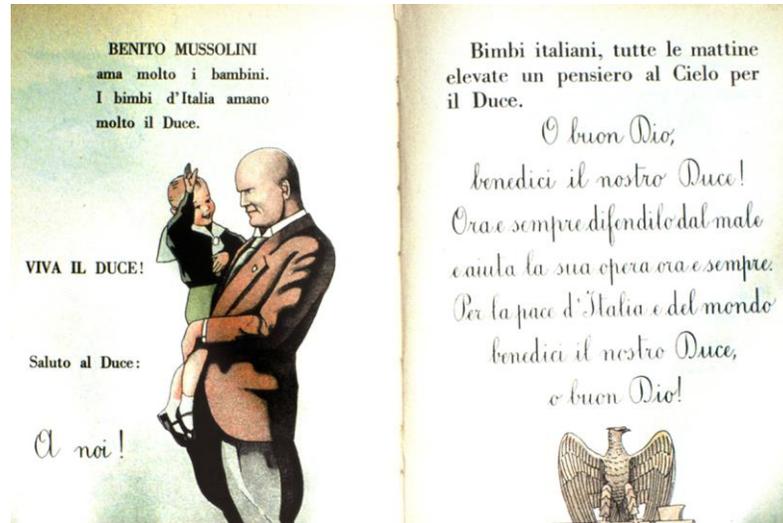
prôné par ces textes, à partir du syllabaire<sup>22</sup>. Les enfants apprenaient à lire en utilisant souvent des références spécifiques au monde romano-fascistisant, comme dans cette page où, à côté des syllabes formées par la lettre S, la seule phrase ayant un sens accompli est: « *I* (article suivi de l'image de deux enfants en uniforme fasciste, donc à lire comme *Balilla* ou *Figli della Lupa*) *salutano romanamente la bandiera* »:



Mussolini en « *Duce* » triomphe même dans les syllabaires. En dépit de l'image bienveillante et paternelle qu'il affiche sur ces pages (exceptionnellement, il ne porte même pas d'uniforme), le mot « *Duce* » revient six fois en deux petites pages. Et, à la fin du poème-prière qu'on lui consacre, on voit l'aigle impérial perché sur le *fascio littorio*<sup>23</sup>:

<sup>22</sup> Roma, La Libreria dello Stato 1938

<sup>23</sup> Ibidem.



Les textes et les images continuaient ainsi de la première à la dernière année. Dans le *Libro di Lettura* pour les garçons citadins de V<sup>o</sup> on trouve, entre autres, les lectures suivantes : *La Marcia su Roma* (p. 8-12) ; *La Madre di Littoria* (p. 32-38) ; *Una centuria in montagna* (p. 85-90) ; *Italia Romana e Fascista* (de Vasco Patti, p. 164) ; *Il Natale di Roma* (p. 179-181)... Dans les manuels de lecture il y avait aussi des proverbes, des slogans, des textes de chansons et des poèmes dont il suffira de citer un exemple pour avoir une idée du reste. Mussolini « colonne qui marche » arrive à Rome et à sa « sublime Demeure », demeure qui pourrait être le Capitole ou autre, en tout cas il s'agit d'une sorte de temple mythique qui lui ouvre « la frontière des étoiles » :

Pallido del pallore delle cime  
 La fronte presa al testo dell'elmetto  
 Gli occhi all'ombra armoniosi come rime...

Quadrato il mento e -più- quadrato il petto.  
 Il passo di colonna che cammini.  
 La voce morde come l'acqua al getto.

Vien dal tugurio, nido dei Destini.  
 Roma gli aperse la Casa sublime  
 E le stelle gli schiudono i confini.<sup>24</sup>

Il est évident que l'excès de rhétorique frôlant (ou dépassant largement) le ridicule ne préoccupait ni les auteurs, ni le Ministère de l'Education. Le ton ronflant et rhétorique était d'ailleurs de mise non seulement quand on parlait de Mussolini, mais à chaque fois qu'on

<sup>24</sup> Paolo Buzzi, *Il Duce*, in *Il libro della quinta classe- Letture*, Roma, La Libreria dello Stato 1940, p.126

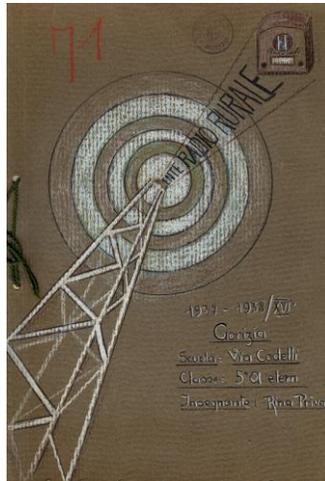
évoquait un fait historique à la gloire des précurseurs présumés du fascisme, qu'il s'agisse des « nos ancêtres les Romains » ou des héros chers au régime (de Giovanni Battista Perasso, le *balilla* lançant sa pierre contre l'étranger, aux protagonistes du *Risorgimento* ou de la Grande Guerre).

Jusqu'ici, nous avons parlé uniquement d'imprimés, mais il ne faut pas oublier qu'il y avait un autre outil d'endoctrinement qui arrivait presque partout et atteignait tout public, fortuné ou non, rural ou citadin, adulte ou enfantin. Il s'agissait de la radio. Depuis les premiers exemplaires des années Vingt, que seulement les riches pouvaient se permettre pour écouter les rares émissions, ce système se démocratise, s'amplifie et devient, littéralement, la voix du régime. Certes, même pendant les années Trente il n'y avait que les personnes aisées qui disposaient d'un appareil individuel, mais les mairies, ainsi que les établissements scolaires et les associations (du *Dopolavoro* aux cercles sportifs ou de loisir, en passant parfois par les cafés) possédaient des radios qu'on pouvait écouter, souvent dans leurs locaux, ou qu'on connectait à des haut-parleurs de type professionnel pour permettre à tout le monde de suivre certaines émissions. Les discours de Mussolini étaient évidemment en première ligne parmi ceux qu'on proposait, mais les émissions consacrées à la musique et aux chansons fascistes n'étaient pas en reste, notamment dans les écoles.

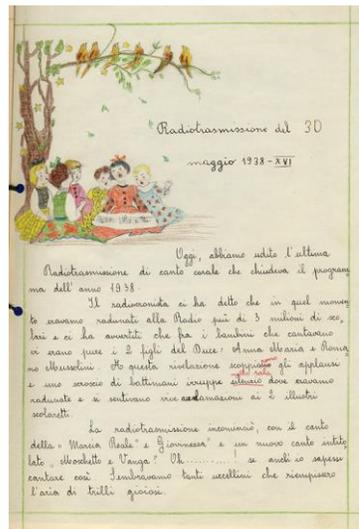
Le matériel provenant de l'école des filles de via Codelli à Gorizia, qui a été conservé dans des archives accessibles en ligne, nous offre une opportunité intéressante de voir comment les enfants étaient confrontés à la radio par le biais de l'école. L'enseignante de la V<sup>o</sup> A, Rina Privati, avait un cahier qui était spécifiquement consacré aux émissions de « *Radio rurale* »<sup>25</sup>. Elle gardait dans une chemise à cordons, dont la couverture avait été illustrée par ses soins avec des images appropriées, les compositions et les dessins concernant les émissions de musique et les discours de Mussolini que ses écolières avaient évidemment l'habitude d'écouter avec elle :

---

<sup>25</sup> Ceci peut sembler un peu bizarre, du moment que Gorizia est une ville, mais la plupart des émissions visant les écoliers, didactiques ou de loisir, passaient sur cette chaîne.



Ci-dessous, on peut voir une composition où l'on relate la dernière « radiotrasmissione » de l'année scolaire 1937-1938: une émission où s'exhibait un chœur d'écoliers romains. Après avoir signalé que les deux plus jeunes enfants de Mussolini, Anna Maria et Romano faisaient partie de la chorale, la fille cite trois des chansons au programme : l'incontournable « Marche Royale » qui précédait tout spectacle, suivie par l'hymne des jeunes fascistes, *Giovinezza*, et d'un « nouveau chant » dont on n'a apparemment pas gardé de trace<sup>26</sup>, et qui semblait viser les jeunes paysans fascistes, du moment que son titre semblerait être *Moschetto e Vanga* :



<sup>26</sup> En dépit des recherches, il n'a pas été possible de retrouver ni le titre, ni le texte de cette chanson. Il s'agit probablement d'une erreur de la part de l'écolière, et la chanson était peut-être *La canzone dell'operaio* de Attanasio et Staffelli, dont le refrain dit : « Fior di mughetto / noi tireremo dritto, è tutto detto / per ogni vanga e libro c'è un moschetto/A noi! »

*Giovinezza*<sup>27</sup> était une sorte d'hymne officiel, et on y retrouve quelques images faisant allusion à la latinité, bien que peu nombreuse. Les phalanges sont citées dans le texte reproduit ci-dessous, mais cette strophe disparaît de la version de 1925, celle définitive. La phrase concernant les « *impostori delle asiatiche virtù* », s'opposant évidemment à la *virtus* « authentique », à savoir celle de l'Occident romain, est intéressante, car elle ne nomme pas, mais se limite à une allusion, d'ailleurs plutôt transparente, au bolchévisme :

Su, compagni in forti schiere,  
marciam verso l'avvenire  
Siam falangi audaci e fiere,  
pronte a osare, pronte a ardire.  
Trionfi alfine l'ideale  
per cui tanto combattemmo:  
Fratellanza nazionale  
d'italiana civiltà  
[...]  
Giovinezza, giovinezza  
primavera di bellezza,  
nel fascismo è la salvezza  
[...]  
Alla gogna gl'impostori  
delle asiatiche virtù.

Si *Giovinezza* n'était pas un vrai exemple d'imagerie romano-latine, d'autres hymnes et chansons faisant partie des programmes scolaires<sup>28</sup> sont beaucoup plus significatifs, à partir de *Inno a Roma*, connu aussi comme *Sole che sorgi*. Il précède la naissance du fascisme, car le texte, rédigé en avril 1918 par Fausto Salvatori<sup>29</sup> et mis en musique par Giacomo Puccini, avait été composé à la demande du gouvernement pour célébrer les victoires italiennes des derniers mois de la Grande Guerre, et il avait connu un immédiat et énorme succès. Le régime exploitera à souhait cet hymne en tant que symbole du lien solide et permanent avec les racines idéalisées de la latinité. Si le texte ne contient évidemment aucune allusion spécifique au fascisme, il trace cependant une continuité idéale entre la « *Dea Roma* » et l'Italie telle que le régime l'imaginait:

---

<sup>27</sup> Né comme hymne des goliards, il avait été composé en 1909 par Nino Oxilia et Giuseppe Blanc, avec pour titre *Il commiato*. Il a été adapté et adopté à maintes reprises par les précurseurs du fascisme et par ses premiers activistes: hymne des *Arditi* pendant la Grande Guerre (adapté en 1917 par Blanc et un auteur anonyme), hymne des *Squadristi* en 1919 (nouveau texte de Marcello Manni et Giuseppe Blanc, dont nous avons reproduit un morceau ci-dessous) et finalement hymne triomphal officiel du fascisme en 1925 (adapté par le célèbre écrivain Salvatore Gotta et Giuseppe Blanc).

<sup>28</sup> Le chant a fait partie des programmes des écoles primaires jusqu'aux années 1940. De plus, dans tous les « *libri di lettura* » on trouvait les textes des hymnes et des chansons fascistes, qu'il fallait non seulement chanter, mais aussi apprendre par cœur et réciter comme des poèmes.

<sup>29</sup> Salvatori avait adapté un texte d'Horace tiré du *Carmen Saeculare*.

Roma divina, a te sul Campidoglio,  
dove eterno verdeggia il sacro alloro,  
a te, nostra fortezza e nostro orgoglio,  
ascende il coro.

Salve Dea Roma! Ti sfavilla in fronte  
il Sol che nasce sulla nuova storia;  
fulgida in arme, all'ultimo orizzonte  
sta la Vittoria.

Sole che sorgi libero e giocondo  
sul colle nostro i tuoi cavalli doma;  
tu non vedrai nessuna cosa al mondo  
maggior di Roma.

Per tutto il cielo è un volo di bandiere  
e la face del mondo oggi è latina.  
Il tricolore svetta sul cantiere,  
su l'officina.

Madre che doni ai popoli la legge  
eterna e pura come il sol che nasce,  
benedici l'aratro antico e il gregge  
folto che pasce!

Sole che sorgi [...]

Benedici il riposo e la fatica  
che si rinnova per virtù d'amore,  
la giovinezza florida e l'antica  
età che muore.

Madre di uomini e di lanosi armenti,  
d'opere schiette e di pensose scuole,  
tornano alle tue case i reggimenti  
e sorge il sole.

Sole che sorgi [...]

Il y a beaucoup d'autres hymnes et chansons populaires de l'époque qui font allusion à la latinité et à cette continuité supposée entre la Rome des Césars et l'Italie de Mussolini. Parmi les exemples plus connus, le *Inno dei Giovani Fascisti*,<sup>30</sup> qui démarre avec l'image du feu de Vesta jaillissant du temple, et continue avec une grande quantité d'allusions à l'univers latino-romain : les épées ; les « *antichi eroi* » dont les jeunes fascistes auraient hérité la « *romana volontà* » qui ne cède face à aucun obstacle ; la « *Gran Madre degli eroi* » qui est évidemment la Rome Impériale...:

---

<sup>30</sup> L'auteur est resté anonyme, bien que certaines sources attribuent toujours ce texte à Giuseppe Blanc.

Fuoco di Vesta che fuor dal tempio irrompe,  
con ali e fiamme la giovinezza va.  
Fiaccole ardenti sull'are e sulle tombe  
noi siamo le speranze della nuova età.

Duce, Duce, chi non saprà morir?  
Il giuramento chi mai rinnegherà?  
Snuda la spada! Quando tu lo vuoi  
gagliardetti al vento tutti verremo a te.

Armi e bandiere degli antichi eroi,  
per l'Italia, o duce, fa balenare al sol.  
E va, la vita va,  
con sè ci porta e ci promette l'avvenir.

Una maschia gioventù  
con romana volontà combatterà  
Verrà, quel di verrà,  
che la gran Madre degli eroi ci chiamerà  
per il Duce, o Patria, per il Re,  
a noi!  
ti darem gloria e impero in oltremar!

L'image belliciste ne concernait évidemment pas directement les jeunes Italiennes, qui étaient censées être aussi vertueuses et intègres que les garçons, mais dont le destin n'était pas d'être les protagonistes des combats ou des guerres. Dans l'idéal, elles étaient plutôt les futures mères des futurs héros, et en tant que telles il fallait quand même qu'elles jouissent d'une bonne santé, qu'elles soient bien conscientes de l'importance d'une éducation « romaine » et qu'elles possèdent une morale solide : l'exemple (à suivre à la lettre) qu'on leur citait le plus souvent étant celui de Cornelia, la mère des Gracques.

L'hymne des *Giovani Italiane*<sup>31</sup> contient donc moins d'allusions à la Rome Impériale que son homologue masculin, néanmoins on y trouve des images assez fortes et toujours renvoyant à la latinité, comme celle des jeunes « hirondelles » qui, en dépit de leur petit gabarit, suivent fidèlement les chemins tracés par les « aigles romaines ». Il en va de même pour le rôle de vestales qu'on leur attribue : vierges qui vont se dévouer non seulement à garder allumé le feu consacré aux martyrs, mais aussi à surveiller et à sauvegarder, à travers leur futur rôle de mères, les « *italiche virtù* », et ceci car la « Patrie » leur avait confié la tâche de s'immoler sur l'autel de la famille et du foyer domestique :

---

<sup>31</sup> Anonyme.

Siam le giovani italiane  
 Stuol di rondini legger  
 Che dell'aquile romane  
 Camminiamo sul sentier  
 [...]

Le sacre vestali  
 D'Italia siam noi  
 Che guardan la fiamma  
 Dei martiri tuoi  
 [...]

Siam le balde sentinelle delle italiche virtù  
 Siam le vigili sorelle della nostra gioventù.  
 E' la casa il sacro altare  
 Dell'amor che in noi divampa  
 Ivi accesa abbiam la vampa  
 Che la patria ci affidò!

Nous allons voir un dernier exemple, qui se passe de tout commentaire, la *Marcia delle Legioni*<sup>32</sup>. C'est un vrai concentré d'images faisant référence à la latinité et aux liens idéaux entre l'antiquité romaine et l'Italie fasciste : l'Empire, l'aigle, le Capitole, le licteur, les sept collines de Rome, les Césars, les lauriers du vainqueur, l'*Urbe*... :

Roma rivendica l'Impero  
 l'ora dell'Aquila suonò.  
 Squilli di trombe salutano in vol  
 dal Campidoglio al Quirinal.  
 Terra ti vogliamo dominar  
 Mare ti vogliamo navigar.

Il Littorio ritorna segnal  
 di forza e di Civiltà.  
 Sette colli nel ciel.  
 Sette glorie nel sol.

Dei Cesari il genio e il fato  
 rivivono nel Duce liberator.  
 Sotto fasci di allor  
 nella luce del dì  
 con mille bandiere passa  
 il Popolo d'Italia trionfator.

Di Roma o Sol,  
 mai possa tu  
 rimirar più fulgida città.  
 O sol, o sol,  
 possa tu sempre bacciar  
 sulla fronte invitti i figli dell'Urbe immortal.

---

<sup>32</sup> Texte de Vittorio Emanuele Bravetta et musique de Giuseppe Blanc. Composé en 1926 avec le titre *Le Aquile di Roma*, ce dernier a été changé en 1927, à la demande de Mussolini, en *Marcia delle Legioni*. Le texte n'a pas été modifié.

On peut se poser, finalement, une question banale mais logique : que reste-t-il de tant d'insistance sur les liens avec la Rome Impériale, après la chute du fascisme? Si l'on pense que plusieurs générations ont été littéralement gavées avec ces mythes et ces images, la suite n'était pas facile à prévoir. On pouvait avoir un refus provoqué par une sorte de saturation tout comme, au contraire, une continuité sans heurts : ce qui était justement arrivé avec le fascisme, qui n'avait fait qu'amplifier un travail déjà commencé par l'école de l'État. Mais dans l'après-guerre on ne peut que constater un retour à la normalité, avec le symbolisme appuyé qui disparaît, le mythe de Rome qui rentre dans un discours strictement historique, et le latin qui devient une simple matière scolaire, quoique on lui garde, et ceci jusqu'à nos jours, un rôle particulier. On considère encore, en effet, que l'étude du latin n'ait pas uniquement une implication (indéniable) dans la bonne connaissance de la grammaire, de la syntaxe et du système de la langue italienne, mais aussi une sorte d'action bienfaisante sur la structure de la pensée.

Plus frivolement, on peut aussi se demander si les péplums qui ont fait le succès de *Cinecittà* pendant les années 1950 et 1960 ont ou n'ont pas une sorte de filiation avec les mythes et les stéréotypes auxquels avait été confrontée la génération qui avait grandi avec le fascisme. Après tout, il ne s'agissait pas de films historiques, mais justement d'histoires qui mettaient en scène des héros mythologiques, excessives, sans nuances et stéréotypées, comme le fascisme les prêchait. Ceci est possible, mais on ne peut certainement pas l'affirmer, d'autant plus que beaucoup de péplums mettent en scène des personnages bibliques, et les Romains ne sont pas, ou très rarement, les protagonistes : la plupart des héros sont des chrétiens persécutés par les méchants païens romains, alors que la mythologie de type fasciste ne se souciait pas de la religion du personnage, mais uniquement des exemples qu'elle pouvait en tirer. D'ailleurs, après le milieu des années 1960 le genre tombera en désuétude et on ne reverra plus pendant longtemps « nos ancêtres les Romains ». La tendance actuelle semble montrer un certain regain d'intérêt pour la mythologie et l'histoire antique (un peu trop assaisonnées à la sauce hollywoodienne, si l'on peut dire, mais dans les années 1950 il en allait de même). Mais cette latinité américanisée, qui a comme un petit arrière-goût de mondialisation, n'a assurément rien à voir avec le rôle et les implications de la latinité qui avait été exploitée par les fondateurs de l'État italien ou par le régime mussolinien.